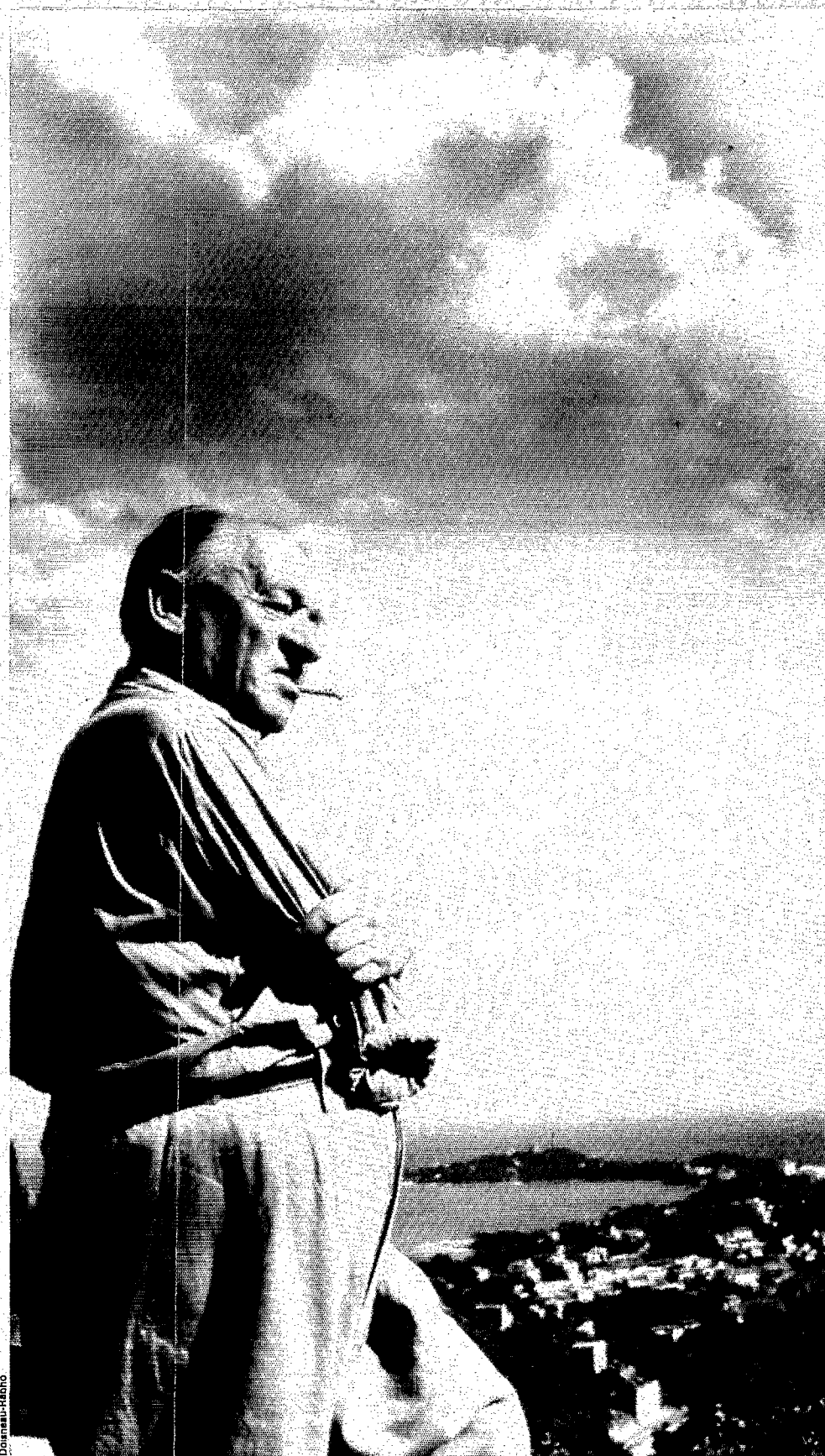


Un anthropophage nommé Cendrars

● « Enquête sur un homme à la main coupée : Blaise Cendrars », par Jérôme Camilly, préface de Robert Doisneau, le Cherche-Midi, 200 pages, 78 F.



Blaise Cendrars vu par Robert Doisneau (en 1949)

Il voulait s'inventer un « nom comme une affiche bleue ». Louis Frédéric Sauser est donc devenu Blaise Cendrars. De braise et de cendres.

Elève au lycée Henri-IV à Paris, Jérôme Camilly découvre « l'Or », « Moravagine », « Rhum »... Des récits de voyages à vous marquer l'imagination au fer rouge.

Le lycéen devient soldat en Algérie. Il part à la guerre en serrant ses livres. Cendrars le rassure. L'écrivain lui aussi a souffert sur les champs de bataille de la Somme. On a amputé son bras droit, déchiqueté par un éclat d'obus. L'homme à la main coupée n'ignore pas la peur qui liquéfie le ventre ; il sait que la guerre rend lâche.

L'enfant-soldat a accumulé les notes ; le journaliste enquête, par amour. Il fouille les atlas, vérifie les dates et découvre un invraisemblable méli-mélo. Rien ne concorde. Cendrars ment comme il écrit ! L'aventurier n'a jamais fait neuf voyages au Brésil. Le plus souvent, il ne quitte Montparnasse que pour rejoindre une petite maison de paysan. Immense voyage. Quand il réapparaît, « Je » est un autre. Celui-là vous raconte l'histoire de Manolo Seco, sculpteur et dernier pompiste avant la forêt vierge, l'homme qui façonne les personnages du chemin de croix assis dans des automobiles ! Comme si... Non, mieux que si vous étiez là ! Mythomane ? Le vilain mot. Son père était inventeur, suisse, mais extravagant. Il a créé le néon, la machine à fabriquer des tapis de Smyrne et construit, à Héliopolis, un hôtel somptueux et désert. Cendrars raconte comment il a ouvert tous les robinets de l'hôtel et vu — de ses yeux vu — en sortir des serpents et des lézards portés par l'eau du Nil.

L'écrivain a imaginé mais l'homme a boulinguë. Cendrars a connu la guerre, la pègre, les ports, et Hollywood. Il a vu la Chine, la Perse et la Russie. Une escale de quelques heures le nourrit pour cent pages : « J'étais en Mandchourie »... Cendrars l'anthropophage dévore tout ce qu'il entrevoit, les hommes et les pays, digère les histoires avant de les éructer. A grands coups de gueule. De braise et de cendres.

Au piano, le jeune Cendrars réalisait des merveilles d'improvisation. L'écrivain manchot continue à faire défiler les images, sur un mode syncopé, en cinéaste de l'écriture. A l'époque, le monde des lettres a pincé les lèvres. Cendrars ? Un explorateur de seconde zone, un Tartarin de la plume, un mauvais soufflé franco-suisse ! « On a voulu le réduire à une espèce de matamore, buveur et manchot, sourit Jérôme Camilly, alors qu'il est d'une pudeur, d'une solitude et d'une désespérance impressionnantes. » Cendrars s'attribuait les états d'âme des autres pour mieux taire son intimité. « Ecrire, c'est abdiquer », disait-il. La réalité ? La rencontrer ne sert pas à grand-chose. Jérôme Camilly se rappelle son unique entrevue avec l'écrivain : « Un désastre ! » Ivre de trop de vin blanc, Cendrars n'a réussi qu'à émettre deux ou trois grognements : « C'était fini, j'étais dehors,

je n'avais rien compris. Il n'y avait d'ailleurs rien à comprendre ! » Le journaliste, grand reporter, a depuis beaucoup voyagé : « Obsédé par la recherche de l'information, j'ai parfois le sentiment d'avoir raté certains pays. » Faire un voyage ou le rêver ? Entre la réalité et la fiction, Cendrars avait choisi de raconter les deux. Pour ne rien perdre. « La vérité est policière », a compris Robert Doisneau son photographe (voir ci-dessous). La mythomanie de Cendrars agit comme un puissant ressort qui vous fait rebondir d'un endroit à l'autre, vers des pays où l'on n'est jamais allé, où l'on n'ira jamais.

Jean-Paul Mari

Un caméléon sur un tapis écossais

● par Robert Doisneau *

Imaginez-vous, j'arrive de ma petite banlieue de Montrouge, j'ouvre la porte et j'atterris dans le jardin.

Imaginez : un jardin, pour un type qui est habitué aux platanes. Un jardin où il y avait des palmiers, des cactus géants, des roseaux, des orangers, des oliviers.

Impossible à décrire ! Cela aurait l'air d'un mensonge de Cendrars tellement c'était fourmillant d'exotisme.

Où me mettre ? Que faire ? J'avais l'air d'un caméléon sur un tapis écossais. Et lui, il s'amusait un peu de ma stupéfaction et, sur cette photo, on voit cette espèce de sourire goguenard.

J'avais au loin les cactus géants, je pouvais le mettre devant la rade de Villefranche, le mettre devant le palmier. J'oubliais... le bananier.

Il fallait se ressaisir pour ne pas être dilué par cet univers.

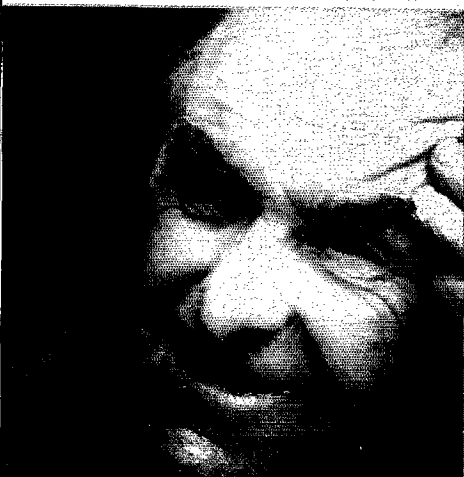
C'était un merveilleux modèle. Il avait une telle force intérieure, un tel contrôle. Il a bien fallu deux heures pour décider de l'endroit. Il m'a emmené aussi devant une espèce de château d'eau un peu en ruine. Il y avait cette nappe d'eau et il me disait : « C'est là où je vais me baigner. » Je me l'imaginai, lui, gros poisson, gros batracien, se plongeant dans cette eau noire. C'était un endroit très magique, exagéré. Pas vrai.

S'il a vécu toute sa vie dans des décors semblables, il n'a jamais menti.

R.D.

* Après « la Banlieue de Paris » (Denoël), Robert Doisneau prépare en collaboration avec Jérôme Camilly un second album de photos consacré à Blaise Cendrars.

Robert Doisneau



Quand Pierre-Bloch choisit de Gaulle...

● « Londres, capitale de la France libre », par Pierre-Bloch, Carrère-Lafon, 58 F.

Le récit sans complaisance d'un résistant de la première heure sur les grands et les petits côtés des Français de Londres. L'histoire d'une cohabitation difficile — déjà ! — entre des hommes qui n'avaient en commun que leur patriotisme intransigeant.

De Gaulle se méfiait des politiques et de la Résistance intérieure ; son entourage, antiparlementaire, tenait pour suspects tous ceux qui n'étaient pas à Londres depuis le 18 juin et recevait froidement les socialistes et les juifs... Les socialistes et leur journal « France » — où écrivaient Gouin, Gombault, Max Hymans, Labarthe, Louis Lévy, Anette Vaillant —, qui s'opposait au « grand Charles », comme on l'appelait déjà...

Pierre-Bloch, qui sera ministre à la Libération, puis l'infatigable président de la LICRA, était alors jeune député socialiste de l'Aisne. Tout comme Pierre Mendès France, il choisit de Gaulle sans jamais rompre avec ses amis.

D'où la richesse d'un témoignage puisé aux deux sources et au plus haut niveau.

R.S.



Pierre-Bloch

LA BIBLIOTHEQUE DES VOIX

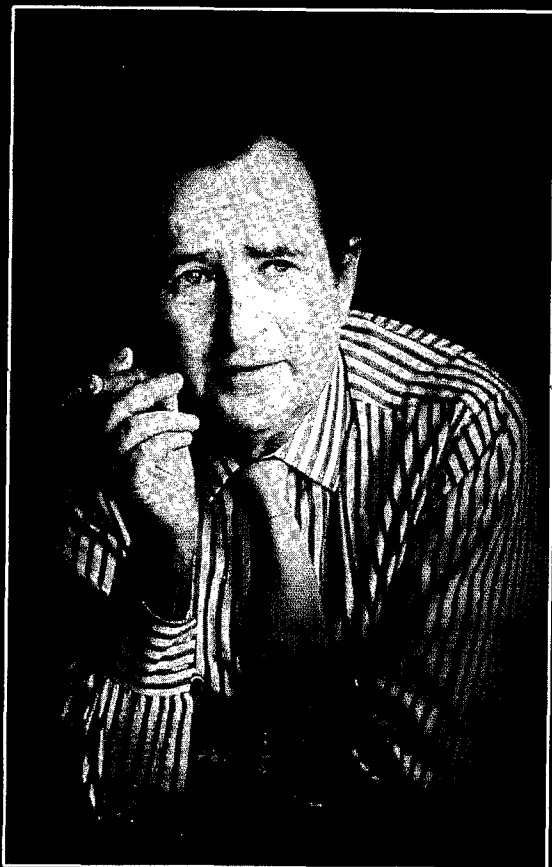


photo Irène Jung

Claude Imbert

lit

Ce que je crois

des femmes
1986